

Patrick Eris

LA PREMIERE MORT



Traducteur, scénariste et anthologiste, Patrick Eris est l'auteur d'une trentaine de romans et de nombreuses nouvelles. Son roman « Fils de la Haine » fut nominé pour le prix Lion Noir du festival de Neuilly-Plaisance. « Exilée » est l'adaptation de « La première mort » en scénario de film, co-écrit avec Nemo Sandman et la britannique Joolz Denby, toujours dans le fameux « enfer du développement »...

PATRICK ERIS

LA PREMIÈRE MORT

**ÉDITIONS
LOKOMODO**

Collection dirigée par Peggy Van Peteghem

Ce roman a été publié en 2000 aux éditions La Bartavelle et en 2008 aux éditions l'Atelier de Presse.
La présente édition a été remaniée par l'auteur.

Couverture réalisée par :
Nemo Sandman

Mise en page intérieure :
Thomas Riquet

© Éditions Lokomodo / Asgard, SARL., Triel, 2011
4 impasse du Nord 78510 Triel-sur-Seine

ISBN : 978-2-35900-
Dépôt légal : Septembre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentations ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

*À Tars, le Brésilien d'Amsterdam, avec toute
mon amitié.*

*À Paul Roland, tout aussi amicalement !
Attention aux Psycho bikers !*

*« Si la vie, en quinconce
invente des buissons et des ronces
et si,
à cause des chagrins du soir
Je ne peux pas courir vers toi
Tu ne peux pas courir vers moi
Sur le quai de gare de notre histoire... »*

Sapho (« Sans aveu »)

*« The Gods are cruel, they tease the fool,
Who lifts the veil... »
« Les dieux sont cruels, et se moquent de
l'ignorant
Qui soulève le voile... »*

Paul Roland (« Walter the Occultist »)

*« Les yeux de la panthère se détachèrent
de ceux de Tom. L'animal entama un nouveau
tour de cage, tourna la tête, sans cesser de
marcher, et planta une nouvelle fois ses yeux
dans les siens. Des yeux immenses, d'un jaune
inhumain, emplis de questions essentielles. Qui
es-tu ? Que vas-tu faire ?*

*La panthère avait raison, songea Tom.
Pouvait-on dissocier un homme de ses actes ?
La réponse était évidente. »*

Peter Straub (Mystery - trad. Gérard
Coisne)

Avant-propos

Il est toujours difficile de dater le commencement d'une histoire d'amour, à moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse d'un coup de foudre.

Dans ce cas précis, je suis tombé amoureux d'Amsterdam un été 1992, lorsque je fis mon premier séjour dans cette si belle ville chargée d'histoire. Je devais y faire bien d'autres séjours, mais comme chacun sait, dans toute histoire d'amour, rien ne peut égaler ce délicieux frisson de la découverte...

Quelques mois plus tard, dans un journal rock estimable par ailleurs, je devais lire un article d'un tâcheron syndiqué limitant Amsterdam à la fumette. Ce qui me colla dans une colère noire et me donna l'idée d'écrire un roman qui se passerait à Amsterdam, et où la ville que j'ai connue serait partie intégrante de l'histoire.

Les villes, comme les gens, changent. L'idée de réactualiser le roman pour cette édition m'a d'abord séduit... Avant que je comprenne que ce serait une erreur. L'Amsterdam d'aujourd'hui n'est

pas celle que j'ai connue. Peu après mon séjour, un terrible accident d'avion faisait 43 victimes, ratant de peu la demeure d'étudiants où j'avais séjourné. Le genre d'horreur qui laisse des traces indélébiles, tout comme je n'ai jamais oublié l'attentat du métro Parisien qui se produisit à quelques centaines de mètres d'où j'habitais alors. Amsterdam a connu d'autres événements tragiques et, aujourd'hui, comme tout le reste de l'Europe, voit ressurgir ses pires démons qu'on croyait enterrés.

L'Amsterdam que j'ai connu n'existe plus ; la ville a changé en vingt ans — comme nous tous. Vouloir modifier lieux et circonstances nécessiterait d'écrire un autre roman. Autant que celui-ci reste une sorte de capsule temporelle, une ouverture sur un temps qui n'était pas meilleur, juste différent. Qu'importent quelques détails technologiques là où seule compte la ville, décor immuable et perpétuel ? Que le lecteur me pardonne cette liberté...

Peut-être que, bien que l'essentiel des lieux décrits soient authentiques (sauf le Blandy's, quoiqu'il puisse être n'importe lequel des bars à musique qui existaient alors), cette Amsterdam n'a existé que dans mon souvenir, que ceux qui ont arpenté ses rues immémoriales à la même époque en auront une vision différente. Mais j'ai bien précisé qu'il s'agissait avant tout d'une histoire d'amour... Et qui a dit que l'amour devait être rationnel ?

P.E., juin 2011

Prologue

Sur le mur, Julian sourit. Il est assis sur un banc de musculation, vêtu d'un short rouge, les bras tendus pour attraper une barre.

Quelques dizaines de centimètres plus bas, Julian est étendu sur le côté, inerte, les bras ballants, les yeux grands ouverts. Il a deux déchirures rouges dans la poitrine.

Je n'ai jamais vu la scène ; je ne peux que l'imaginer, comme je l'ai fait bien des fois. Peut-être ses yeux étaient-ils fermés. Peut-être était-il allongé sur le dos. Je connaissais bien sa chambre, et la façon dont elle était disposée. Je savais qu'il était affiché sur son mur, au-dessus de son lit.

J'étais moi-même collée sur la porte de son placard, à droite.

Julian sur le mur, plein de vie. Julian mort sur son lit. On lui avait volé son sourire. On l'avait assassiné.

Assassiné. Un mot étrangement neutre, froid, sans résonance. Pour décrire un tel acte, il faudrait

un terme qui évoque la violence, l'explosion, l'horreur. Comme : meurtre.

Bientôt va venir l'automne ; l'air sent déjà la pluie. L'automne. La saison des souvenirs, qui deviendra celle des regrets. Une chanson de Dylan Thomas, je crois, parle de la première mort, celle qu'on n'oublie pas. Julian fut mon premier. Ceci est son histoire, telle qu'elle me hante toujours. Mais c'est faux : c'est surtout, égoïstement, mon histoire à moi. L'histoire de celle que j'étais, racontée par la voix désincarnée, évanescence de celle que je suis devenue.

Julian, pardonne-moi. Je crois qu'on va te trahir, encore une fois.

Chapitre premier

L'allumette s'enflamma dans une micro-explosion de lumière. L'adjudant souffla une bouffée de fumée bleue qui dessina mille fantômes tourbillonnants dans la clarté blême de la lampe.

L'adjudant Van Duyl n'avait pas l'air d'un policier. Un policier. Ce terme ne faisait pas réel. Il était limité aux personnages de la télévision. Kojak. Starsky et Hutch. Colombo. Schimansky. Hill Street Blues.

L'adjudant Van Duyl. Les policiers existent, elle le savait. Une de ses amies avait eu un père inspecteur, un grand homme sec à l'allure de bureaucrate, bon père de famille, et qui n'aurait pas su par quel bout on prend un revolver.

Cet adjudant-là aurait facilement pu être le père de n'importe qui. Ses cheveux grisonnants, coupés courts, les rides autour de ses yeux mélancoliques, noyés dans un visage banal, sa veste de velours un peu râpée, l'alliance ternie enserrant son annulaire formaient un ensemble des plus communs, un

visage dans la foule. Il n'avait rien de menaçant ; au contraire, il respirait la compréhension. Ce soir, il rentrerait chez lui voir sa femme et ses enfants et enfilerait ses pantoufles. Mais son métier était d'enquêter sur des meurtres, des actes de violence.

Il eut un geste banal, effroyablement banal, pour chasser la fumée.

— Je suis désolé d'avoir dû vous soumettre à une telle épreuve, mademoiselle Kingsley. Je sais comme c'est pénible...

Ben voyons. Pourquoi ceux qui vous font le plus souffrir ont-ils toujours les meilleures intentions du monde ?

— Mais, continua-t-il, nous avons trouvé votre portrait, enfin, cette affiche, sur son mur, et toutes ces photos...

Elle pouvait voir le petit photomaton sur le bureau de Van Duyl. Elle, dans la pose traditionnelle de la photographiée souriante. Derrière, il y avait son nom, Valérie Kingsley, et une date qu'elle avait oubliée. Elle avait elle-même vu Julian l'écrire, des siècles plus tôt. Il faisait partie de ceux qui inscrivent des légendes sur les photos et les souvenirs, comme s'ils voulaient, ainsi, préserver leur existence entière sous forme de séquences éparses ; un puzzle qu'ils pouvaient réassembler à loisir.

Sur la photo, Val souriait pour personne. Elle eut envie de tendre la main, de dire, ce n'est pas à vous, vous l'avez volé chez Julian, rendez-le-moi. À la place, elle hocha la tête, comme si elle comprenait.

— Nous avons pris la personne qui nous semblait la plus à même d'identifier le corps.

Julian. Julian, glacial, la peau si pâle qu'elle semblait translucide sous les néons de la morgue. Ses yeux clos. Ses cheveux impeccablement peignés, comme toujours, sa grande mèche blonde ramenée sur le front. Et dans sa poitrine, les deux plaies par lesquelles sa vie s'était échappée. Certains cadavres, dit-on, ont l'air de dormir. Celui-ci semblait juste... mort.

Julian DeSalle. Peut-être lui adjoindrait-on un numéro, et une étiquette pour l'identifier. Il y avait tant de cadavres dans cette morgue. Il y avait donc tant de morts autour de nous ? Elle s'imagina traversant la rue, insouciant, pendant qu'autour d'elle, sur le trottoir, dans les magasins, derrière les fenêtres, des silhouettes anonymes s'effondraient sur son passage.

— Vous étiez amis ?

— Amis, oui.

Les mots semblèrent sortir tout seuls. Sa voix était blanche. Neutre. Elle surprit le regard du policier, et se reprit :

— Amis. Juste amis.

— Kingsley. Ce n'est pas un nom hollandais.

— Non. Mon père était anglais. Et ma mère italienne. Mais je suis de nationalité anglaise.

Comme si son accent ne suffisait pas à la trahir.

— Vous avez vécu en Californie avant de vous installer à Amsterdam, il me semble ?

— Comment le savez-vous ?

Il haussa les épaules.

— Un simple coup de fil au service des passeports. Ce n'est qu'une vérification de routine, ne vous inquiétez pas. C'est ainsi que nous avons pu avoir votre adresse et votre numéro de téléphone.

Val ressentit une pointe d'agacement. S'il savait tant de choses, pourquoi toutes ces questions ?

Il laissa échapper une autre bouffée et regarda au-dehors. Elle fit de même. La nuit tombait sur le canal paisible, le ciel avait cette teinte d'un bleu doux et légèrement pâle qui n'appartenait qu'à Amsterdam. Les toits pointus des maisons toutes différentes dessinaient des formes heurtées, irrégulières, comme dans un vieux film expressionniste allemand. L'affiche n'était qu'un carré sombre contre l'un des murs, sur la gauche par rapport à la fenêtre. Et pourtant, Val savait ce qu'elle y verrait. Elle. Souriante. Factice. Renvoyant au policier, à cette figure d'autorité, une image d'elle-même qui n'était pas, ne pouvait pas être la véritable Valérie Kingsley.

Elle se tortilla sur sa chaise, mal à l'aise, comme si l'adjudant l'avait surprise nue. Son regard revint à l'intérieur de la pièce bordée de classeurs et d'affiches à la gloire de la police ou de la ville, et croisa celui du policier qui ressemblait au père de quelqu'un. Elle le défia d'émettre un commentaire. Il dut sentir son agressivité à fleur de pupille, prête à se déverser, et n'insista pas.

— Vous savez, les meurtres à l'arme blanche sont quelque chose de très particulier.

Il tentait de prendre l'air nonchalant, mais son allure, son corps le dénonçaient. Il jouait la comédie.

— C'est-à-dire, reprit-il, il faut beaucoup de courage pour frapper quelqu'un à coups de couteau. Il faut de la détermination, ou de la colère... De la haine, même. Ce n'est pas comme une balle ou un empoisonnement. Il est assez difficile d'oublier la sensation d'une lame au bout de votre main traversant les chairs d'une victime. Certains tueurs pourraient passer des heures à vous la décrire.

Il laissa passer un instant de silence et la regarda. La lumière de la grosse lampe de bureau dessinait d'étranges jeux d'ombre et de lumière sur son visage.

— Non, dit Val.

— Non, quoi ?

— Non, je ne lui connaissais pas d'ennemis, personne qui soit susceptible de le tuer. C'est bien ce que vous alliez me demander ?

Il leva les mains en geste d'apaisement, eut un sourire.

— Je ne comptais pas vous questionner, mademoiselle Kingsley. Après vous avoir imposé l'identification du corps, cela serait un manque de tact assez déplorable de ma part. Non, il vaut mieux que nous en reparlions après quelques jours, lorsque le choc...

— Je ne vais pas fondre en larmes, ne craignez rien.

Il hocha la tête, indémontable.

— Je n'en doute pas. Votre génération est farouchement indépendante, mademoiselle Kingsley. Les gens de la vieille école comme moi ont trop tendance à l'oublier.

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il n'approuvait pas entièrement cette façon d'être. Peut-être, par indépendante, voulait-il dire indifférente ? Il n'avait rien compris, une fois de plus. Les gens de son âge avaient toujours l'air de regarder les jeunes avec une curiosité d'entomologiste, mais leurs conclusions étaient en général erronées, fondées sur quelques clichés venus de la télévision ou du dernier article-sondage bidon sur cette inquiétante entité qu'on appelle « la jeunesse ».

Il était certainement le père de quelqu'un. Peut-être cherchait-il à comprendre ses propres enfants, à travers une représentante de cette fameuse jeunesse ?

Elle pensa à son propre père et crut retrouver en la personne du policier quelques-unes de ses attitudes. Le si respectable monsieur Kingsley. Quelle blague ! Van Duyl se trompait du tout au tout. Lui aussi.

— Je vous recontacterai dans quelques jours, reprit le policier, pour que vous puissiez réfléchir, retrouver un élément qui puisse être intéressant... Si l'affaire ne s'est pas conclue d'elle-même d'ici là.

Val écarquilla les yeux.

— Comment ? Mais, vous n'allez pas... Enfin, il y a peut-être urgence...

— J'en doute, dit doucement l'inspecteur. Il ne faut pas croire ce que l'on voit à la télévision, vous

savez. Une affaire comme celle-ci peut se révéler très simple. Un indice peut nous mettre tout de suite sur la piste du meurtrier. Celui-ci peut se dénoncer de lui-même, par son comportement. Il peut avoir laissé des traces dans l'appartement. Il peut se confier à un prétendu ami sûr qui s'empressera de nous renseigner. Croyez-moi, les affaires d'assassinats se révèlent souvent d'une grande simplicité. Les génies criminels ne se trouvent qu'au cinéma. Dans la vie, la réalité, on ne tue pas quelqu'un sans une bonne raison, et nous finissons toujours par la trouver.

Val resta bouche bée face à la tranquille assurance du policier. Ce genre d'affaires ? Il en parlait comme d'une simple routine.

Combien de gens assassinaient leurs semblables, au juste ?

L'adjudant Van Duyl se leva. Après une hésitation, elle comprit et en fit autant.

— Réfléchissez, mademoiselle Kingsley. Notez tout détail qui puisse nous éclairer. Voulez-vous que je vous fasse raccompagner ?

Elle se vit débarquer à sa cité d'étudiants dans une patrouilleuse de police.

— Non, merci, je prendrai le tram.

— Très bien. Au revoir, mademoiselle Kingsley. Nous nous reverrons très bientôt.

Et elle se retrouva dehors. Elle aurait été incapable de décrire le couloir qu'elle venait de parcourir en compagnie du policier. Un planton fiché derrière un guichet transparent lui jeta un regard torve. Elle s'en alla. De l'autre côté du canal,

l'affiche la narguait. Elle savait devoir en rencontrer au moins deux autres sur son chemin vers sa ligne de tramway. Et une autre, une autre avec Julian.

Plus que jamais, elle regretta d'avoir posé pour ces photos. Pourquoi elle ? Somme toute, elle n'était que professeur de gym, pas top-model.

Sans doute parce qu'Andrea, le patron du club où elle donnait ses cours, avait le béguin pour elle. Il gardait ses manœuvres d'approche assez discrètes, assez pour qu'elle ne le rembarre pas, mais suffisamment transparentes pour qu'elle s'en rende compte.

Lorsqu'il lui avait proposé de servir de modèle pour une affiche publicitaire vantant ce qu'il appelait sa « chaîne » de clubs de sport – à l'entendre, deux salles à Amsterdam même et une à Haarlem constituaient un empire –, elle ne vit pas de raison valable pour refuser. Surtout que la séance de photos était payée plein tarif. Elle n'était alors pas à même de refuser une bonne poignée de florins.

Pourtant, elle n'avait pas à se plaindre : la photo était plutôt flatteuse. Le professionnel avait dû prendre une bonne centaine de clichés en une après-midi. Sur celle finalement sélectionnée, Val était vêtue d'un collant gris et d'un justaucorps noir façon string pourvu d'une bordure verticale rouge sur le côté. Elle se tenait de dos, s'agrippant des deux bras à la machine Nautilus servant à travailler l'arrière des cuisses. Sa tête était rejetée pardessus son épaule, libérant une cascade de boucles noires enserrées par un bandeau rouge vif, et son

visage souriant semblait irradier le bien-être et une pointe de sensualité. Le photographe avait fait des merveilles du côté des retouches, supprimant les inévitables plis du côté des fesses, les quelques rougeurs sur son visage dépourvu de maquillage si ce n'est un rien de mascara pour faire ressortir le vert de ses yeux. Couleur de raisin au moment des vendanges, disait Julian.

Lui aussi avait été plutôt flatté par le photographe. Comme tous deux l'avaient décrété a posteriori, ils auraient bien aimé être semblables à leur portrait... Quelques traits d'ombres avaient fait ressortir les abdominaux de Julian ; quelques boutons et points noirs étaient passés à la trappe. Son torse, ses bras semblaient bien plus musclés et mieux définis qu'ils ne l'étaient, grâce à la magie d'un éclairage aux tons vaguement rougeoyants. Son expression correspondait parfaitement à celle de Val : bien-être et séduction latente. Avec peut-être un aspect plus ambigu chez Julian, puisqu'on pressentait dans son allure générale l'effort qu'il faisait pour tirer à lui la barre, mais débarrassé de toute notion de contrainte, de toute douleur.

Val avait été enchantée lorsqu'elle avait examiné le projet d'affiche. À la droite du portrait s'étalait le nom du club, CALIFORNIA GYM en lettres jaunes et, en dessous, les adresses des trois succursales. En fait, lorsqu'elle s'était vue pour la première fois sur un mur, dominant les passants, elle avait trouvé cela plutôt excitant. Mais elle avait vite déchanté.

L'affiche semblait être partout. Elle avait même vu des Valérie et des Julian, réduits au noir et blanc et à une modeste paire de centimètres dans des revues de petites annonces. Partout, la Val de papier narguait la Val véritable, renvoyée à sa médiocrité. Et, pire encore, tout Amsterdam semblait avoir vu l'affiche. Ses amis de faculté avaient tenu à la féliciter, avec des commentaires parfois équivoques. Des parfaits inconnus lui demandaient si elle n'était pas la fille sur l'affiche. Et même lorsqu'ils ne posaient pas la question ouvertement, elle sentait leurs regards se poser sur elle, se demandant si, par hasard, ce n'était pas...

Au bout d'une semaine, elle en avait par-dessus la tête. La fille sur l'affiche. Elle avait un nom ! Elle était quelqu'un : Valérie Kingsley, professeur de gym et de danse, étudiante en néerlandais, et préparant en même temps des cours de journalisme. Elle n'était pas qu'un simple corps, un fantôme publicitaire sur papier glacé. Comment les modèles professionnels pouvaient-elles supporter cela ?

Elle avait poussé le jeu jusqu'à se dissocier de la fille de la photo. Une écervelée, une de ces ravissantes idiotes qui peuplaient les films, et à qui personne n'aurait l'idée d'attribuer une personnalité. Elle constata alors amèrement que ce portrait était probablement l'image que le monde conserverait d'elle. À moins, bien sûr, qu'elle ne réalise son rêve de devenir une grande journaliste internationale, au courant de tout et du reste,

parcourant le monde de scoop en scoop, avec un pied dans chaque pays et un contact dans chaque ambassade.

Julian, lui, n'avait jamais eu ces doutes : au contraire, il trouvait plutôt amusant de se voir ainsi étalé un peu partout. Il gardait toujours un aspect narcissique, vaguement enfantin, qui s'ajoutait à son insouciance naturelle pour composer un personnage de perpétuel adolescent, sans angoisse, sans souci. Rassurant, d'une certaine manière. Rien ne semblait jamais pouvoir le démonter.

L'arrivée du tramway numéro cinq la tira de sa rêverie. Elle y monta, aussi mécaniquement qu'elle avait marché jusqu'à l'arrêt, et s'assit dans un coin. D'habitude, elle avait toujours un roman à lire pour ne pas perdre les dix, quinze minutes du trajet, ou bien elle revoyait un cours. Mais elle se sentait incapable de se concentrer sur autre chose que ses souvenirs.

Elle tenta de déterminer ce qu'elle ressentait. Rien. Vide émotionnel. « Julian est mort », se dit-elle, non sans une complaisance un peu morbide. Assassiné. On a planté un couteau dans sa poitrine. Et recommencé. On a voulu l'éliminer, non, pire, le déchirer. Le faire souffrir.

Rien. Le vide. Elle n'arrivait pas encore à digérer la nouvelle. Une part d'elle-même se disait qu'elle aurait dû pleurer, hurler, tempêter, se rouler en boule dans un coin et ne plus bouger, repliée sur sa douleur. En fait, elle le comprendrait plus tard, elle était assommée par ce qu'impliquait ce décès

– sa première mort. Et ce qu'elle lui révélait : oui, des gens proches d'elle pouvaient mourir.

Après la première mort, dit-on, la vie n'est jamais la même ; elle devient un monde incertain, trouble, hanté de dangers potentiels. Mais on s'y habitue. On survit.

Mais à ce moment précis, elle ne sentait rien. Rien qu'un vide insondable qui emplissait son esprit et noyait toute réflexion. Elle se sentait lourde, engourdie, ses chairs épuisées, vidées de toute énergie.

C'est à l'occasion de ces photos qu'elle avait vraiment connu Julian. Il était inscrit au club de sport, elle le savait, mais leurs relations n'étaient pas allées au-delà des quelques mots. Puis on les avait réunis ; Andrea voulait Julian pour représenter la fraction masculine du club. Les profs de musculation qu'employait Andrea étaient à peu près aussi séduisants que des buffles en liberté et ne risquaient guère d'attirer le cadre en quête de tonus.

Que dire de plus ? Julian et Val étaient passés l'un après l'autre devant l'objectif du photographe. Les deux machines destinées à les mettre respectivement en valeur faisaient partie du même décor, bénéficiant du même éclairage, du même fond cramoisi. La séance s'était éternisée, l'opérateur ayant tenu à mitrailler le couple sous toutes les coutures, grillant au moins une centaine de pellicules ; Julian l'avait pris avec sa bonne humeur naturelle. Finalement, une fois le photographe satisfait, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas envie de quitter sa nouvelle

connaissance. Ainsi, ils étaient allés dîner dans un snack, puis boire un verre dans un bar brésilien qu'il connaissait.

Il n'avait pas insisté pour la raccompagner, ni commis quoi que ce soit d'équivoque. Elle en fut à la fois satisfaite et légèrement déçue. Elle n'était pas une proie facile, mais pas non plus un modèle de vertu.

Ils devaient se revoir, plusieurs fois. Julian était toujours aussi agréable, une sorte de fantôme matérialisé : séduisant, amusant, reposant. L'image parfaite que suggérait l'affiche, avec le mode de vie qui lui correspondait, celui qui devait sans doute alimenter les rêves des cadres stressés et des jeunes en mal d'identité qui se massaient dans les salles. Ils étaient devenus amants, en toute logique. Jamais elle ne le regretta vraiment. Contrairement à la plupart de ses amants, il la reposait.

Alors, pourquoi avait-elle pris l'initiative de rompre ?

Et pourquoi Julian s'était-il ainsi accroché, s'éloignant ainsi plus encore d'elle ?

Les flashes de leur brève relation – trois semaines, pas plus – défilèrent comme la bande-annonce d'un film. Un bonheur rose bonbon, un couple de roman-photos. Elle le savait, et en avait profité.

Elle n'avait jamais rien eu à reprocher à Julian. Il était toujours gai, d'humeur égale, de bonne compagnie. Il supportait avec le sourire ses humeurs à elle. C'était un amant étonnant, qui jouait de son

corps avec une dextérité de violoniste et la laissait à la fois épuisée et régénérée. Une fois sortie de ses bras, elle pouvait affronter avec une énergie nouvelle son existence d'étudiante fauchée, uniquement mue par sa volonté.

Julian était pratique, sain, comme une cure de thalassothérapie. Mais elle ne l'aimait pas, et n'avait jamais seulement prétendu le contraire, ou fait semblant. Les Anglais ont beaucoup de termes pour décrire ces relations passagères et peu profondes, comme pour compenser leur nature pudibonde.

Dehors défilaient des rues, des passants emmitouflés contre la froidure du soir, des voitures, toute une vie encaissée dans une vallée entourée de murs percés d'immenses fenêtres et de lumières. Amsterdam, scintillante, ressemblait à une ville miniature peuplée de poupées. D'épais nuages couleur d'encre donnaient au ciel un aspect lourd et vaguement menaçant.

Pourquoi ? Pourquoi avait-elle rompu ? Elle avait souvent réfléchi à cette question. Certes, son mode de vie ne lui laissait guère le choix. Lorsqu'on doit travailler et mener des études dans des conditions précaires, on n'a guère de temps pour les mille et une compromissions qu'impose une relation stable.

La vérité était encore plus simple. Elle l'aimait bien, mais ne l'aimait pas. Point final. Julian n'était pas réel. Il était bel et bien semblable à sa photographie : charmeur, séduisant, mais désespérément plat. Elle avait préféré se retirer avant

que les choses ne virent à l'aigre. Elle ne se doutait pas qu'il s'accrocherait à elle, qu'il en voudrait plus que ce qu'elle était prête à donner. Elle croyait que lui aussi ne voyait là qu'une relation superficielle comme il l'était lui-même, à base de désir et de complicité. Comme une semaine de vacances et de détente.

La rame s'arrêta, et une voix éthérée annonça : Uilenstede. Val dut se précipiter pour ne pas rater sa station. Elle descendit les marches qui menaient à la rue. Devant elle s'étendait un assemblage de monolithes sombres piquetés de rectangles de lumière. Un avion passa dans le ciel, fuseau rugissant éclairé comme un arbre de Noël.

Val habitait à Amstelveen, dans une cité principalement peuplée d'étudiants, attardés ou non, coincée entre la forêt et l'aéroport international Schiphol ; les loyers y étaient bas, la moyenne d'âge tout autant, et les étrangers de tous pays y abondaient. Elle parcourut un étroit passage-piétons bordant un petit canal, lui-même parallèle à la route, bifurqua et entra dans son immeuble.

Elle y disposait d'une chambre, simple mais relativement spacieuse. La cuisine et les douches étaient collectives. Elle connaissait la plupart de ses voisins, parfois uniquement de vue. Certains avaient des horaires assez particuliers ; l'un, iranien, travaillait même comme veilleur de nuit pour payer ses études. Il se faisait si rare que les nouveaux venus se demandaient même s'il existait vraiment. À peine trouvait-on, parfois, des traces de

son passage dans la cuisine ou la salle de bains. Un étudiant particulièrement imaginatif l'avait baptisé le Fantôme.

Il y avait de la lumière dans la cuisine, des voix et des échos de la télévision, mais elle n'avait aucune envie de voir du monde ; elle ne voulait pas raconter, se justifier, subir questions et attentions. Elle passa directement dans sa chambre. Celle-ci était meublée des plus simplement : lit, table basse, deux fauteuils de supermarché. Un bureau surplombé d'étagères supportant ses livres de cours et ses romans, en anglais comme en hollandais, entassés à la diable. Un radio-cassettes. Un petit poste de télévision, racheté une bouchée de pain à un étudiant vietnamien qui, sur le point de repartir chez lui, avait vendu tout ce que contenait sa chambre et qu'il ne voulait pas emmener.

Elle entra, alluma la lumière, enleva sa veste et son pull-over. Machinalement, elle regarda l'heure. Sept heures vingt. Heureusement, elle n'avait pas de cours à donner ce jour-là.

Elle s'assit sur sa chaise et resta là, assommée.
Julian était mort.

La notion n'arrivait pas à s'imprimer dans sa conscience, qui réagissait comme une machine à écrire mécanique privée de ruban. Les mots existaient, mais frappaient le papier sans y laisser la moindre trace.

Pauvre Julian. Il y avait des milliers de filles, certainement mieux qu'elle, toutes prêtes à lui accorder ce qu'il demandait, et qui l'auraient

certainement considéré comme l'homme idéal. Quelque part entre Tom Cruise et Richard Gere.

Est-ce qu'il l'aimait vraiment, comme il le prétendait ? Ou n'était-ce qu'une obsession ? Bonne question. Qui pouvait le savoir ? Et maintenant, il garderait son mystère. Julian n'était plus là. Il resterait une énigme, un point d'interrogation, un livre inachevé.

Pour la première fois, elle réalisa pleinement ce qu'était la mort. Non pas une abstraction, comme le décès d'un parent lointain qui n'était qu'une vague forme, un spectre au visage flou venu d'un coin de sa mémoire, mais quelqu'un que l'on avait vu, entendu – quelqu'un de jeune, plein de vie – et qui se trouvait soudain effacé d'un coup de gomme, pour se retrouver...

Où ?

Elle eut un frisson à l'idée de sa propre mortalité. Son jeune âge n'était pas une garantie. Vérité bien dérangement, que le décès de Julian lui renvoyait en pleine face.

Lorsque vinrent les larmes, elles s'accompagnèrent d'un sentiment de colère. Elle pleurait la mort d'un ami. Un rituel social qu'elle avait toujours considéré comme profondément égoïste : on se morfondait sur sa propre douleur, et non sur le défunt. Et, oui, puisqu'on en parlait, pourquoi lui avait-il fait ça à elle, dérangement le cours d'une vie bien ordonnée ? Elle abattit son poing sur la table, faisant tressauter une pile de livres ; l'écho du claquement se répercuta dans

la chambre vide. Elle eut aussitôt un peu honte d'elle-même.

Elle savait déjà qu'elle n'assisterait pas aux funérailles. C'était au-delà de ses forces. Et puis, celles-ci auraient évoqué les mille et une scènes semblables entrevues dans des films ou des romans. Un cliché, rien de plus. Horriblement banal.

La pile de livres posée au coin de la table, ébranlée par le choc, glissa et s'effondra au sol tel une rangée de dominos. Elle regarda, stupidement, le mélange de romans et de livres de classe. Stephen King, la grammaire néerlandaise, Clive Barker, un dictionnaire anglais-hollandais. Soudain, cette pile de bouquins abattue lui parut déprimante au possible.

Les livres tombaient. Les avions passaient au-dessus de sa tête dans un rugissement de réacteurs. Le monde continuait de tourner.

Lorsque les larmes se tarirent, elle eut faim. Une trahison de plus. Est-on censé avoir faim lorsqu'on pleure la mort d'un ami ? Culpabilité, culpabilité, quand tu nous tiens...

Val n'avait pas envie d'aller à la cuisine. Ce soir-là, elle n'y était pour personne. Elle disposait d'une petite plaque chauffante pour le thé ou le café et, dans son placard, de quelques sachets de soupe instantanée. Elle se prépara un potage chinois, faible en calories. En tant que professeur de gym, elle se devait de garder la ligne. La ligne. Quelle plaisanterie.

Le repas était maigre, mais la soupe fit naître une douce chaleur au creux de son estomac. Val posa